

AGNIESZKA LOSKA

Université de Silésie

Se perdre dans la maternité, se retrouver dans l'écriture. À la recherche de l'identité maternelle/féminine dans *Ce qui gronde* de Marie Petitcuénot

Quoique les femmes écrivent et publient depuis des siècles et que leur apport à la littérature soit significatif, la plupart des ouvrages portant sur l'histoire de la littérature passent leurs œuvres sous silence. En conséquence, la création féminine est souvent négligée ou méprisée. Toutefois, les femmes ne cessent d'écrire. Elles « sont continûment heurtées pour écrire et publier, pour être reconnues par la critique, associées aux institutions littéraires, intégrées à un discours portant sur le passé littéraire »¹. Elles écrivent pour gagner leur voix, parler franchement d'elles-mêmes et trouver leur place. L'écriture les aide à témoigner de toutes les difficultés qu'elles affrontent assidûment et à franchir les limites qui leur sont encore imposées. Bref, pour les femmes, « écrire a toujours été subversif »².

Les écrivains dépeignent fort souvent la maternité comme étant l'accomplissement de la femme. La femme qui devient mère doit donc renoncer à ses ambitions, ses rêves et même son identité pour se dévouer corps et âme à ses enfants et au foyer. Une

1 M. Reid, « Préface », [dans :] M. Reid (dir.), *Femmes et littérature. Une histoire culturelle*, Paris, Gallimard, 2020, tome 1, p. 11.

2 B. Slama, « De la "littérature féminine" à "l'écrire-femme": différence et institution », [dans :] *Littérature*, 1981, n°44, p. 51.

telle mère semble ne plus être une femme réelle mais « quelqu'une qui fait des gestes commandés, stéréotypés, qui n'a pas de langage personnel et qui n'a pas d'identité »³. Il existe même un discours biologique et un discours psychanalytique, ayant incessamment leurs défenseurs, qui montrent la maternité comme l'expérience la plus importante dans la vie d'une femme. Le discours biologique implique que chaque femme soit dotée de l'instinct maternel et, en raison des hormones, prédestinée à l'enfantement. Le discours psychanalytique suppose que la femme désire avoir une progéniture, les enfants étant la compensation de sa blessure narcissique liée à sa « castration ». Par conséquent, la maternité se manifesterait comme le signe de son manque ontologique⁴. En même temps, c'est l'enfant qui est toujours au centre de l'intérêt commun, alors que la subjectivité de la femme semble s'effacer dès qu'elle devient mère. Comme l'observe Lori Saint-Martin, « la mère se trouve dans le silence, hors culture »⁵, elle n'est qu'une fonction.

C'est, sans doute, l'une des raisons pour lesquelles la maternité et la quête identitaire de la femme-mère deviennent des sujets privilégiés de la production féminine. Afin de lutter contre cette image idéalisée et simplifiée de la mère qui règne dans notre culture, les écrivaines, en particulier celles de la fin du XX^e et du début du XXI^e siècle, dépeignent, d'une manière plus réaliste et sincère, l'expérience maternelle de leur point de vue⁶. Parmi ces écrivaines qui

3 L. Irigaray, *Le corps-à-corps avec la mère*, Montréal, Pleine Lune, 1981, p. 86.

4 Cf. L. Saint-Martin, *Le nom de la mère*, Montréal, Alias, 1999, p. 10.

5 *Ibidem*, p. 8.

6 Lori Saint-Martin observe que « [c]e n'est qu'assez récemment que des mères viennent à l'écriture et, qui plus est, décrivent leur expérience de mère, contribution tout à fait inédite ». Cf. L. Saint-Martin, *Le nom de la mère*, *op. cit.*, p. 36.

ont contribué considérablement à ce changement, il faut mentionner, entre autres, Annie Ernaux, Eliette Abécassis, Leïla Slimani et Marie Darrieussecq. Ernaux, dans *L'événement* (2000), témoigne sincèrement de son avortement, qu'elle a subi afin de continuer ses études et d'accéder à l'ascenseur social qu'une grossesse non désirée pouvait empêcher. Abécassis et Slimani, notamment dans *Un heureux événement* (2005) et *Chanson douce* (2019), dévoilent les déceptions cruelles des jeunes mères. Darrieussecq, en écrivant *Le Bébé* (2002), tente de comprendre ce qu'est une mère et ce qu'est un enfant. Elle analyse minutieusement la maternité comme si elle écrivait une étude scientifique. Quoique chacune de ces écrivaines dépeigne la maternité différemment, elles semblent accentuer à l'unanimité que la maternité est une expérience chaotique, très intime et hétérogène. En favorisant l'écriture du quotidien et de la routine d'une vie ordinaire, elles révèlent franchement les émotions et les pensées les plus intimes de la femme-mère. Ainsi, les écrivaines contemporaines tentent de découvrir la véritable identité féminine-maternelle⁷ et, en conséquence, de sortir la maternité et la femme-mère de l'espace privé.

Qui plus est, l'écriture au féminin qui touche le sujet de la maternité et de la maternalité⁸ analyse non

7 Il convient de remarquer que les mères-protagonistes/écrivaines ne sont apparues que récemment dans la littérature. Avant, elles ne parlaient pas, elles étaient uniquement l'objet du discours des autres. Cf. S. R. Suleiman, « Writing and Motherhood », [dans :] S. N. Gardner, C. Kahane, M. S. Sprengnether (dir.), *The (M)other Tongue: Essays in Feminist Psychoanalytic Interpretation*, Ithaca, Cornell University Press, p. 356 ; M. Hirsch, *The Mother/Daughter Plot : Narrative, Psychoanalysis, Feminism*, Bloomington, Indiana University Press, 1989, p. 23.

8 La notion de la « maternalité », introduite par J. Hyrard, recouvre « ce qui concerne l'univers de la mère non seulement dans son aspect d'enfantement, ce qu'on appelle habituellement la maternité et qui n'est pas tout à fait la même chose, mais tout l'univers mental s'y rapportant, [...] ainsi

seulement la construction de l'identité féminine mais aussi la problématique du corps, du langage, du social et du biologique. Lori Saint-Martin suggère même qu'en lisant les textes de femmes, « on voit qu'il se dégage de chacun un rapport particulier au maternel (c'est-à-dire le rapport d'une femme à sa mère, à la féminité, à la vision de la maternité que véhicule la société et sa propre maternité réelle, potentielle, refusée ou impossible), rapport qui conditionne l'ensemble du langage et de la forme romanesque »⁹. Les femmes qui écrivent créent des liens infrangibles avec leur texte. En écrivant sur la maternité, elles tissent ces liens de leur propre corps. Se référant au mythe d'Arachné qui est souvent considéré comme la métaphore de l'écriture des femmes, Éliette Abécassis observe une relation exceptionnelle entre la maternité et l'écriture : « Écrire sur la maternité est une expérience paradoxale. Qui exige une mise en abîme : écrire sur la création, c'est un peu écrire sur l'écriture. Mais la maternité est une telle expérience de création qu'elle dépasse l'écriture, qu'elle l'enveloppe et la surplombe »¹⁰. Ainsi, les femmes qui créent afin de parler de la maternité se créent aussi.

Marie Petitcuénot est la mère de trois enfants et, en même temps, une femme d'affaires prospère, actuellement conseillère spéciale au cabinet de la Ministre déléguée en charge de l'Industrie au Ministère français de l'Économie, des Finances et de la Relance. En 2021, elle publie son premier roman, *Ce qui gronde*. C'est un récit autobiographique sous forme de lettres

que toutes les modifications physiques, psychiques, sociales et culturelles induites dans la vie de la mère du fait de la dite maternité. Cf. J. Hyvrard, *Essai sur la négation de la mère*, Paris, L'Harmattan, 2011, p. 8.

9 L. Saint-Martin, *Le nom de la mère*, *op. cit.*, p. 15.

10 E. Abécassis, « La maternité, l'écriture et la vie », [dans :] R. Frydman, M. Flis-Trèves (dir.), *Rêve de femmes. Colloque Gynécologie Psychologie V*, Paris, Odile Jacob, 2005, p. 117.

écrites à ses enfants. Petitcuénot y raconte des événements de sa vie familiale en apparence banals mais également très importants car marquant fortement son chemin identitaire. Elle s'y explique aussi sur la décision de quitter leur père. En parlant de sa vie de famille et de son travail absorbant, elle trahit ses émotions maternelles contradictoires et partage des réflexions autour de la féminité, de la liberté, de la maternité et du pouvoir de l'écriture. De plus, elle montre que sa maternité est étroitement liée au sentiment de la perte, particulièrement visible lors de l'accouchement et du post-partum ainsi que dans la banalité du quotidien familial.

Dans le présent travail, nous tenterons avant tout de montrer les sentiments, plus ou moins ambivalents, que Petitcuénot éprouve après la naissance de ses enfants. Pour les analyser, nous nous pencherons en particulier sur l'accouchement et le post-partum ainsi que sur la problématique du quotidien familial et leur impact sur sa vie maternelle. Nous essayerons également de saisir le rôle de l'écriture pour Petitcuénot. Notre analyse nous permettra de dévoiler toutes les facettes de la perte éprouvée par l'héroïne et de vérifier si – et comment – elle a réussi à retrouver son identité, qu'elle a perdue en devenant mère¹¹.

Se perdre dans l'accouchement et le post-partum

La culture chrétienne, à travers les mots de la Genèse (chapitre III, verset 16)¹², a gravé dans notre conscience que l'accouchement et la naissance

11 Luce Irigaray a postulé que les femmes ne sont pas obligées de « renoncer à être femmes pour être des mères ». Cf. L. Irigaray, *Le corps-à-corps avec la mère*, op. cit., p. 2.

12 *La Bible*, Genève, Société Biblique de Genève, 2008, p. 4.

d'un enfant sont liés à la douleur et à la souffrance physique. Toutefois, comme le souligne Monique Bydlowski, la mise au monde d'un enfant ne représente pas uniquement un grand ébranlement physique. Elle a également des répercussions sur le psychisme et l'identité féminine : « [l]ors de l'événement, la femme fait une expérience existentielle à la fois irréversible et inconcevable *a priori* : sa volonté est anéantie, son corps prend les commandes de son être et s'ouvre malgré elle. [...] Le premier accouchement est aussi le moment initiatique par lequel la fille devient mère »¹³. Une femme qui devient mère est forcée à se dévouer à son nouveau-né. Dans la perspective du *care*, elle est donc obligée de se soucier de son enfant (*caring about*), de prendre soin de son enfant (*caring for*) et de soigner son enfant (*care giving*). Elle devrait être aussi l'objet du soin (*care receiving*)¹⁴. Pourtant, la femme qui vient d'accoucher et qui traverse la période du post-partum se sent souvent oubliée ou même négligée. Dans son roman, Petitcuénot parle ouvertement de cette insensibilité des autres envers une jeune mère. Elle l'a ressentie pour la première fois à l'hôpital, juste après la naissance de son premier enfant. Elle y a rencontré « des médecins qui ne savaient pas, des sages-femmes qui levaient les yeux au ciel, des aides-soignantes qui criaient mon poids dans les couloirs »¹⁵. De plus, en décrivant les sages-femmes, elle brise leur image idéalisée. Les sages-femmes qui s'occupaient d'elle ne sont pas présentées comme « des femmes capables d'offrir

13 M. Bydlowski, *Devenir mère*, Paris, Odile Jacob, 2020, p. 15-16.

14 Cf. J. Tronto, « *Care* démocratique et démocraties du *care* », [dans :] P. Molinier, S. Laugier, P. Paperman (dir.), *Qu'est-ce le care ? Souci des autres, sensibilité, responsabilité*, Paris, Payot, 2009, p. 30.

15 M. Petitcuénot, *Ce qui gronde*, Paris, Flammarion, 2021, p. 21. Les citations suivantes provenant de l'oeuvre citée seront marquées à l'aide de l'abréviation CQG, la pagination après le signe abrégé.

à l'accouchée une bonne identification maternelle »¹⁶. En réalité, « c'étaient des femmes de mauvaise humeur qui avaient mieux à faire, qui me disaient tout et son contraire, mais toujours avec une voix de reproche » (CQG, 28). Toutefois, face au personnel médical insensible, les autres mères « ne disent rien. Elles regardent ailleurs, elles jouent la comédie » (CQG, 31). C'est pourquoi l'hôpital se transforme rapidement en espace hostile qui force une femme à être une mère heureuse, tout en indiquant exactement quelle mère elle doit être :

Le séjour à la maternité nous raconte que nous sommes des mères désormais, sacrificielles, épanouies enfin. On nous dit comment vous aimer, comment vous parler, comment parler de vous. On nous encadre, on nous maîtrise. (CQG, 35)

Il semble qu'à travers cette image négative de l'hôpital, Petitcuénot dévoile les attentes de la société envers une femme-mère. En décrivant son séjour à la maternité, elle souligne que chacun

voulait en permanence m'entendre dire combien j'étais heureuse. Et surtout, ne pas parler d'épisiotomie, d'hésitations, d'épuisement, de séquestration. J'avais accouché et on m'avait enfermée dans une image d'Épinal du bonheur. (CQG, 33)¹⁷

Ainsi traitée, elle se sent invisible et réduite au rôle d'« une mère en carton » (CQG, 78-80) qui doit s'adapter aux besoins de son enfant sans protester. Le temps passé à la maternité devient pour elle le temps de la solitude, de la colère et de la culpabilité. Elle se sent perdue face à l'incompréhension des autres et dans

16 M. Bydlowski, *Devenir mère, op. cit.*, p. 44.

17 Violaine Guéritault remarque même que la mère ne peut pas parler des difficultés maternelles, car « [...] toutes les activités d'une maman ne pouvaient être qu'un moment de bonheur, surtout pas un travail, et de ce fait, ne pouvaient ni ne devaient être considérées comme stressantes ». Cf. V. Guéritault, *La fatigue émotionnelle et physique des mères. Le burn-out maternel*, Paris, Odile Jacob, 2004, p. 22.

son inexpérience qui sont accompagnées par le baby blues qu'elle ressent :

Seule avec cette colère inavouable de ne pas pouvoir dormir deux heures de suite, seule avec les cris de nuit. Seule à m'accuser de ne pas savoir faire. Seule avec la culpabilité surtout. Je devrais savoir, je devrais aimer ça, je devrais profiter. Tout était trop lourd. Rien de tout cela n'était moi. Rien ne sonnait juste. [...] Les larmes, mes je ne sais pas, mes je ne vais pas y arriver, mes comment font les autres. [...] La solitude, le silence de soi, le silence en soi. (CQG, 33)

C'est la raison pour laquelle elle considère son séjour à la maternité comme « la plus grosse arnaque de [s]a vie » (CQG, 28) et souligne qu'il lui a laissé « un goût de traumatisme » (CQG, 30). Elle est convaincue que

[l]a maternité est une hypocrisie qui se perpétue de génération en génération. Un mensonge qu'on respecte tous. Je ne comprendrai jamais. On nous fait croire qu'on est nées pour ça, qu'on va y arriver, que c'est dans nos gènes. (CQG, 34)

En parlant de son séjour à la maternité dans les lettres à ses enfants, elle essaie de signaler que le début de sa maternité était un moment difficile et traumatisant. Toutefois, elle souligne que, malgré des émotions difficiles et intenses, ce temps débordait d'un amour inconditionnel envers ses enfants :

Ma voix qui vous calmait, qui vous apaisait, qui vous attirait. Ce n'était pas une rencontre, c'était une collision. D'une limpidité inouïe. Chacun d'entre vous m'a mise à nu comme personne ne l'avait fait. Ces moments nous lient à jamais, même aujourd'hui dans les petits bras de fer du quotidien, dans les frustrations et dans l'exaspération, avec vos visages qui changent et qui se déforment au rythme de votre croissance. Ou plutôt ils me lient à vous à jamais. Vous, vous ne vous souvenez de rien, vous ne me devez rien. Je le sais. Mais pour moi, c'est différent. Je ne veux pas inventer quelque chose de plus grand que nous, à ce moment-là. (CQG, 30)

Se perdre dans le quotidien

Les difficultés de la maternité sont particulièrement visibles dans la banalité du quotidien familial et des tâches insignifiantes qui le remplissent. Ce sont fort souvent les femmes qui ont la responsabilité d'assurer chaque jour la stabilité de la vie familiale en effectuant toutes les obligations domestiques. D'après Petitcuénot, le quotidien d'une mère est marqué par une surcharge de travaux ménagers, une garde d'enfant exigeante et des difficultés à concilier la vie professionnelle avec la vie familiale¹⁸. Ce quotidien, qui a pour elle « une odeur d'échec », déborde « des kilos de linge, des sacs de légumes, des tas de bébés » (CQG, 52). Quoiqu'elle prétende aimer la routine de son quotidien, elle trahit qu'en même temps c'est un lourd fardeau et qu'elle se sent prise au piège de ses responsabilités. À cause de toutes ses obligations, elle n'arrive plus à trouver sa place, à être elle-même. D'un côté, sa maternité est remplie de joie et de bonheur, mais de l'autre elle est aussi pleine « de(s) frustrations, d'(es) angoisses, souvent vécues dans le silence et la solitude parce qu'inavouées et inavouables »¹⁹. En se rappelant le temps où les enfants étaient tout petits, Petitcuénot se souvient de jours qui « se sont succédé comme on tombe dans un puits sans fond » (CQG, 35), remplis de fatigue inaperçue par les autres et de moments où elle a « pleuré d'impuissance, de révolte et d'incompréhension » (CQG, 36).

Malgré la simplicité des tâches ménagères et la banalité de ses journées, Petitcuénot, en parlant de sa fatigue physique et émotionnelle, accentue également la relativité et le passage du temps : « Je me lève, je

18 Cf. V. Guéritault, *La fatigue émotionnelle et physique des mères*, op. cit., p. 61.

19 *Ibidem*, p. 10.

me couche, je me lève, je me couche, et soudain vos petits pyjamas ont rétréci et vous arrivent au milieu du mollet » (CQG, 72). Dans les moments les plus difficiles, « [l]e temps stagne, il hésite, il convulse » (CQG, 70). Elle souligne même que le temps passe à la fois rapidement et lentement : « [l]e temps me file entre les doigts, mais tous les soirs, l'éternité reprend ses quartiers dans votre chambre » (CQG, 73). Cependant, à cause de premiers signes de vieillissement, elle est consciente du temps écoulé qui devient alors son adversaire, son ennemi²⁰ :

Je suis dos à mon miroir. Cette torsion, par laquelle je découvre la nouvelle version de mes fesses, l'ampleur des dégâts, je regrette déjà de l'avoir faite. Trop tard, le verdict tombe sévèrement. La cellulite a remporté une bataille stratégique. Elle a réussi à faire du temps son allié. À moi, il reste les régimes et les culottes gainantes. [...] Vieillir, mollir, descendre, flétrir, faner, rider, ternir, pocher. Ça m'était arrivé au moment où je m'y attendais le moins, quelque part entre les couches et les courtes nuits, entre les couloirs du métro et le calage du menu avec la nounou. (CQG, 98-99)

C'est pourquoi, pour elle, la maison familiale, l'espace quotidien, n'est pas un abri qui donne un sentiment de sécurité et de stabilité. Au contraire, sa maison se transforme même en un « espace d'hostilité »²¹ et devient pour elle « un lieu de frustration physique, moral et culturel »²² où elle se sent perdue :

Caché derrière vous, rampant, celui dont j'avais peur, c'était le monstre domestique. Aujourd'hui encore, j'ai toujours peur de lui. Il grogne, il m'appelle. En apparence, il n'y a rien qu'un appartement, trois enfants, rien d'anormal. Mais il montre les dents, il me lacère les mollets, il m'attend au tournant, il me rappelle à l'ordre. Je suis la seule à l'entendre. (CQG, 87)

20 Claudine Herrman considère même le temps comme le plus mortel ennemi de la femme. Cf. C. Herrmann, *Les voleuses de langue*, Paris, Des femmes, 1976, p. 154.

21 G. Bachelard, *La poétique de l'espace*, Paris, PUF, 1957, p. 18.

22 C. Herrmann, *Les voleuses de langue*, op. cit., p. 150.

De plus, l'écrivaine non seulement suggère que sa maison symbolise pour elle « le lieu du système et de la hiérarchie »²³, elle est même convaincue que c'est à cause de son mariage qu'elle se sent opprimée : « Je le sais, tout cela n'était pas fait pour moi. [...] Les rôles sociaux sont devenus trop petits, trop fragiles, pour que j'y trouve refuge » (CQG, 53). Ce sont alors les raisons principales pour lesquelles elle décide de quitter son mari et son quotidien familial.

Se retrouver dans l'écriture

Submergée par la culpabilité d'avoir brisé la famille et dissous leur quotidien familial, Petitcuénot décide alors d'écrire à ses enfants pour qu'ils comprennent sa décision. Son texte a donc avant tout la fonction d'une sorte d'apologie. Elle veut à tout prix convaincre ses enfants qu'elle les aime inconditionnellement et que la maternité était son choix : « J'ai désiré la naissance de chacun d'entre vous par curiosité, pour le monde que vous êtes à vous seuls, chacun de vous » (CQG, 52). En même temps, elle essaie d'expliquer pourquoi elle a décidé de quitter leur père :

Qui vous dit, à vingt-huit ans, quand on est sur le parvis d'une mairie, qu'on saura aimer toujours et encore, qu'on saura être fiable, ne pas rater le baiser du soir, ne pas entretenir les blessures, retenir les mots outranciers au fond de sa gorge ? Sait-on même si on sera capable de cette générosité qui se compte en décennies, et pas seulement dans l'élan des premières années, des grossesses, de l'image sociale du couple ? Mais aussi dans la dépression, dans la fadeur, dans l'épuisement. Sait-on si on pourra nourrir l'amour dans la peur ou la décrépitude, confier encore ses sentiments, chercher ensemble à mettre des mots ? On ne le sait pas. Je n'avais pas le droit de vous faire ça, et pourtant j'ai quitté votre père. (CQG, 172)

Petitcuénot semble même suggérer que son quotidien familial et la présence de son mari sont la source de sa « dépersonnalisation impossible à surmonter »²⁴ :

²³ *Ibidem*.

²⁴ C. Herrmann, *Les voleuses de langue*, op. cit., p. 35.

C'est maintenant. Tu restes ou tu pars. Tu sauves ta peau ou tu fermes les yeux. Tu sais que tu auras de plus en plus mal. Tu respireras de plus en plus difficilement. [...] Dans cinq ans, il y aura les tentacules de l'amertume. Dans cinq ans, tu ne sauras plus qui tu es. Personne ne saura plus qui tu es. C'est maintenant. [...] Sauver ma vie, c'était sauver la vôtre. (CQG, 180)

De plus, l'écriture a pour Petitcuénot une fonction thérapeutique. D'un côté, elle peut parler ouvertement et sincèrement à ses enfants : « Ce serait tellement insensé de passer ma vie à vous raconter une fausse histoire de moi, un roman de nous » (CQG, 15). De l'autre, elle peut comprendre ce qu'elle déteste, ce dont elle a peur et ce qu'elle désire vraiment. Grâce à l'écriture, elle découvre à quel point elle se sent seule et perdue dans la maternité et la vie familiale. À travers ses mots écrits « du fond de l'angoisse et de la peine, au bord de la joie et de la légèreté » (CQG, 14), l'écrivaine peut révéler son vrai visage : « Je suis cette femme-là, cette mère-là, indécente, immature, indisciplinée. Je vous écris mes actes de résistance » (CQG, 15). Ainsi, sa création lui sert à apprendre que la vie qu'elle mène comme mère et épouse ne lui suffit pas. Petitcuénot se crée, elle se réécrit comme femme, en créant son texte sur la naissance de ses enfants et, à la fois, de son identité maternelle.

S'éloignant des pressions sociales, de l'image obsédante de la bonne mère et de ses remords, ce n'est que grâce à son écriture qu'elle arrive à comprendre pourquoi elle s'est perdue dans sa vie et ce qui peut vraiment l'aider à se retrouver. À travers les mots, elle semble adopter les postulats de Luce Irigaray²⁵ selon laquelle la subjectivité maternelle est aussi importante que l'enfant : elle se donne droit aux paroles, aux cris, à la colère et droit au plaisir, à la jouissance et à la passion. Elle commence à se soucier

²⁵ Cf. L. Irigaray, *Le corps-à-corps avec la mère*, op. cit., p. 28.

d'elle-même, à prendre soin d'elle et à se soigner. Ainsi, grâce au *self care*, elle devient l'objet du soin.

Toutefois, il faut souligner qu'en cherchant son identité, Petitcuénot ne considère pas sa maternité comme un obstacle. Au contraire, elle essaie de la valoriser. Elle l'indique même comme une source d'inspiration et de force, ce qu'elle souligne d'ailleurs à maintes reprises en insistant sur son amour infini envers ses enfants : « L'amour pour les enfants, c'est différent, ça ne s'arrête jamais » (CQG, 177).

Vers une conclusion

La littérature contemporaine, en particulier celle de la fin du XX^e et du début du XXI^e siècle qui aborde la thématique de la maternalité et de la maternité, paraît répondre au postulat de Kristeva selon lequel « une véritable innovation féminine (dans quelque champ social que ce soit) n'est pas possible avant que soient éclairées la maternité, la création féminine et le rapport entre elles »²⁶. Qui plus est, pour se faire entendre, ces écrivaines adoptent un langage intime et sincère, un langage qui n'est plus celui des autres²⁷. C'est de cette manière qu'elles rompent avec l'image idéalisée et fautive de la maternité et disent sa complexité, son ambiguïté.

Dans *Ce qui gronde*, Petitcuénot traite de sa réalité de mère afin de montrer à quel point la maternité et la vie familiale affectent son identité féminine. À travers ses pensées et ses émotions, elle montre que la

26 J. Kristeva, « Un nouveau type d'intellectuel : le dissident », [dans :] *Tel quel*, 1977, n° 74, p. 6-7.

27 Julia Kristeva a écrit que le langage de la femme « est un langage qui est toujours celui des autres : entre ces deux bords du "pas encore" et du "pas cela", sur la lancée d'une hétérogénéité informulable ou bien perdue comme telle dès que formulée ». Cf. J. Kristeva, *La révolution du langage poétique*, Paris, Seuil, 1974, p. 614.

fonction maternelle, qui se manifeste en particulier par un souci du bien-être et par un souci de prendre soin de son mari et ses enfants, la prive de sa liberté, de la possibilité de s'exprimer librement et sincèrement, et de son identité. De plus, elle se sent de plus en plus perdue, car l'espace et le temps maternels/familiaux deviennent pour elle hostiles. En décrivant toutes les difficultés maternelles qu'elle a dû surmonter, Petitcuénot tente de critiquer les injustices auxquelles une femme-mère est confrontée et réclame réparation pour elle. Elle insiste sur le poids de la responsabilité d'une femme-mère qui doit constamment se soucier et prendre soin des autres et souligne qu'elle n'a reçu le soin qu'à travers son écriture. Son écriture l'aide à surmonter le sentiment de la perte et à retrouver son identité féminine.

Le roman de Petitcuénot nous fournit une analyse précise de la condition psychique féminine, en critiquant à maintes reprises la figure de la bonne mère, et témoigne du « "travail de l'amour" à travers lequel une activité privée ou intime est réalisée dans un état émotionnel particulier »²⁸. Ainsi, l'écrivaine parle non seulement de la responsabilité qui pèse sur la femme-mère, en démontrant son conflit entre les « responsabilités envers les autres et l'épanouissement »²⁹, mais aussi de l'importance de la conscience de ses besoins, le *self care*, c'est pourquoi il est possible de considérer le roman de Petitcuénot comme de la littérature *care*.

28 J. Tronto, « *Care* démocratique et démocraties du *care* », *op. cit.*, p. 29.
 29 C. Gilligan, *Une voix différente : pour une éthique du care*, Paris, Flammarion, 1982, p. 211.

bibliographie

- Abécassis E., « La maternité, l'écriture et la vie », [dans :] Frydman R., Flis-Tréves M. (dir.), *Rêve de femmes. Colloque Gynécologie Psychologie V*, Paris, Odile Jacob, 2005.
- Bachelard G., *La poétique de l'espace*, Paris, PUF, 1957.
- Bydlowski M., *Devenir mère*, Paris, Odile Jacob, 2020.
- Gilligan C., *Une voix différente : pour une éthique du care*, Paris, Flammarion, 1982.
- Guéritault V., *La fatigue émotionnelle et physique des mères. Le burn-out maternel*, Paris, Odile Jacob, 2004.
- Herrmann C., *Les voleuses de langue*, Paris, Des femmes, 1976.
- Hirsh M., *The Mother/Daughter Plot : Narrative, Psychoanalysis, Feminism*, Bloomington, Indiana University Press, 1989.
- Hyvrard J., *Essai sur la négation de la mère*, Paris, L'Harmattan, 2011.
- Irigaray L., *Le corps-à-corps avec la mère*, Montréal, Pleine Lune, 1981.
- Kristeva J., *La révolution du langage poétique*, Paris, Seuil, 1974.
- Kristeva J., « Un nouveau type d'intellectuel: le dissident », [dans :] *Tel quel*, 1977, n° 74.
- La Bible*, Genève, Société Biblique de Genève, 2008.
- Molinier P., Laugier S., Paperman P. (dir.), *Qu'est-ce le care ? Souci des autres, sensibilité, responsabilité*. Paris, Payot, 2009.
- Petitcuénot M., *Ce qui gronde*, Paris, Flammarion, 2021.
- Reid M. (dir.), *Femmes et littérature. Une histoire culturelle*, Paris, Gallimard, 2020, vol. 1.
- Saint-Martin L., *Le nom de la mère*, Montréal, Alias, 1999.
- Slama B., « De la "littérature féminine" à "l'écrire-femme" : différence et institution », [dans :] *Littérature*, 1981, n°44.
- Suleiman S. R., « Writing and Motherhood », [dans :] Nelson Gardner S., Kahane C., Sprengnether M. (dir.), *The (M)other Tongue: Essays in Feminist Psychoanalytic Interpretation*, Ithaca, Cornell University Press, 1985.

abstract

Getting lost in maternity, finding oneself in writing. In search of maternal/feminine identity in Marie Petitcuénot's *Ce qui gronde*

The article demonstrates the connections between motherhood and the feeling of loss experienced by a woman and a mother in Marie Petitcuénot's autobiographical novel, *Ce qui gronde* (2021). Based on a feminist critical approach, on care theory and on psychoanalytic theories, the study presents how motherhood affects the feminine and maternal identity and examines how Marie Petitcuénot manages to find herself through writing. The impact of motherhood on her life and her feminine/maternal identity is analyzed through her experience of childbirth, the postpartum period and her family daily routine, which affects her the most.

keywords

maternity, motherhood, Marie Petitcuénot, feminine identity

mots-clés

maternité, maternalité, Marie Petitcuénot, identité féminine

agnieszka loska

Agnieszka Loska est docteure en littérature française et enseigne à l'Université de Silésie en Pologne. Dans sa recherche académique, elle se concentre sur l'aspect féminin de la littérature contemporaine. Elle est l'auteure de la monographie *Le néofantastique féminin d'Anne Duguël* (2020) et d'articles portant sur l'identité de la femme-mère ainsi que sur le côté féminin du fantastique et ses genres voisins dans les revues polonaises et internationales.

PUBLICATION INFO		
Cahiers ERTA	e-ISSN 2353-8953 ISSN 2300-4681	
Received : 30.09.2022 Accepted : 08.05.2023 Published : 30.06.2023	ÉTUDES	ASJC 1208
		
ORCID : 0000-0002-9297-398X		
A. Loska, « Se perdre dans la maternité, se retrouver dans l'écriture. À la recherche de l'identité maternelle/féminine dans <i>Ce qui gronde</i> de Marie Petitcuénot », [dans :] <i>Cahiers ERTA</i> , 2023, nr 34, pp. 95-111. DOI : 10.4467/23538953CE.23.013.17930		
www.ejournals.eu/CahiersERTA/		
Attribution 4.0 International (CC BY 4.0).		